

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 9 juillet 1900, Max, Min, etc.

A NOS LECTEURS.

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que Mrs. Mayence, Fayre & Co, Directeurs du Comptoir International de Publicité, 18, Rue de la Grange-Batelière, nos correspondants à Paris, ont adressé à nos amis qui iront à Paris durant l'Exposition Universelle de 1900, de lire la collection de notre journal que nous enverrons régulièrement par chaque courrier.

NOTRE Nouveau Feuilleton

Nous commencerons, mercredi prochain, la publication d'un grand roman inédit.

LA Charmeuse d'Enfants

Œuvre passionnante où la poésie se mêle au réalisme et où l'élégance du style s'allie au charme du récit.

LA RICHESSE

ETATS-UNIS

Sa Source.

Nous avons sous les yeux un tableau très net, très clair, très complet de nos exportations durant la dernière décennie, de 1889 à 1899, nous pourrions même dire de 1890 à 1900, car l'année actuelle est déjà fort avancée, et les chiffres produits jusqu'ici donnent, à quelques milliers, à quelques centaines de dollars près, le montant exact de nos exportations depuis 10 ans.

les causes réelles, le fait est là, partout, indéniable, et le monde y assiste avec autant de stupeur que d'inquiétude, nous pourrions même dire de sourde jalousie.

Est-il besoin maintenant de raconter dans quelles conditions, toutes spéciales, se sont accomplis ces progrès, dans notre monde industriel, comme dans notre monde agricole? Qui dirait que, pendant cette longue, très longue période d'années, l'Union américaine a vécu en quelque sorte à l'écart du reste de l'univers, n'ayant d'autre pensée, d'autre ambition que de développer les industries à l'intérieur et d'en placer davantage les produits à l'extérieur, sans se mêler aux tristes événements qui troublaient alors les autres nations et les forçait à gaspiller dans des luttes infécondes, toujours désastreuses, tout ce qu'elles avaient d'énergie, d'activité, de richesses.

N'y a-t-il pas là un phénomène bien digne d'attirer nos attentions, nos réflexions et d'en tirer plus d'une leçon? L'Union vient de sortir de cette période de neutralité, de non-intervention, qui a fait jusqu'ici toute sa force. Quelles seront les conséquences de cette révolution opérée dans la politique des Etats Unis? Personne ne peut encore le deviner. Nous pouvons cependant affirmer que leurs premiers pas dans cette voie nouvelle, toute semée de dangers, ont été ou ne peuvent plus être heureux. En sera-t-il de même dans l'avenir, et le premier devoir n'est-il pas de nous y engager avec toute la circonspection qu'exige la sagesse humaine en pareille circonstance?

UN GÉANT.

Ces jours derniers à la Société de neurologie à Paris MM. A. Charard et Lœper ont présenté un charpentier dont la taille est de 2 m. 12. Il a aujourd'hui trente-quatre ans. Mais il avait déjà atteint sa grande taille à vingt et un ans. A dix huit ans, il avait que 1 m. 76; puis, d'après son dire, en deux ans, sans cause appréciable, sans maladie aiguë, sa taille s'éleva de 0 m. 20. Au conseil de révision, il fut inscrit comme mesurant déjà plus de 2 mètres. Il accomplit son service militaire et fut tout désigné... comme tambour-major. Il est, du reste, d'une famille où les grandes tailles sont habituelles. Sa sœur a 1 m 80, son père avait 1 m 95; un de ses oncles paternels avait 2 m 10. La mère est de taille moyenne.

Ce géant est, comme ses congénères, aux proportions inégales. Il a un profil qui rappelle un peu celui de polichinelle. Le cou mesure à sa base, 0m50 de tour; le thorax présente la forme d'un baril; tout du thorax sous les aisselles, 0m06; partie moyenne, 1m11; base, 1m18; longueur de l'avant-bras, 0m33; de la main, 0m24; du médus, 0m13; largeur de la main, 0m12. Longueur totale du membre inférieur, du grand trochanter au sol, 1m03; longueur de la jambe, du pli du genou au sol, 0m51; longueur de la cuisse, 0m57; du pied, du talon au gros orteil, 0m34, etc. Les bras, écartés en croix, mesurent 2m10, presque la hauteur du sujet.

LES MASSACRES D'ETRANGERS EN CHINE.

Paris, 26 juin.

L'Europe entière a en ce moment les yeux tournés vers l'Extrême-Orient, où, si loin de nous, privés depuis peu de toutes communications avec leurs patries respectives, incapables par conséquent de réclamer une aide puissante même à donner de leurs nouvelles et à rassurer leurs parents, dont l'angoisse bien naturelle s'accroît de jour en jour, nos malheureux compatriotes subissent un sort qu'il nous est difficile de prévoir.

Mais si nous éprouvons en ce moment, en pensant à ces enfants perdus de l'Europe, égarés dans un pays de cruauté et de fanatisme, les plus fortes et les plus communes angoisses que nous ayons jamais ressenties, rien ne nous dit pourtant qu'elles soient en rien justifiées et que la providence chrétienne a désarmé devant quelque féroce génie chinois.

A voir, bonasse d'aspect, avec de grosses figures et de gros bedons, de longues queues qui les apparentent aux jivaux magots des cheminées, une expression plutôt puante que gruelle, les Célestes que nous rencontrons ici, en France, et que l'Exposition a rassemblés cette année plus nombreux qu'à l'ordinaire, on a grand-peine à croire que ces bourgeois à lunettes d'Orient, de pacifique attitude apparente, se puissent transformer, rentrés chez eux, en intriguants défenseurs des lois sacrées et en barbares exterminateurs d'étrangers.

On aurait tort, pourtant, de se fier à cette hypocrisie et rassurante bonhomie, que contreditent d'ailleurs certains aspects physiologiques, certaines expressions d'une perfidie et d'une cruauté instinctives où se décèle le génie de férocité, de ruse et de superstition dissimulée, des terribles races asiatiques. Et pour se bien persuader que ces populations sont capables des plus grands forfaits et des plus grands crimes contre l'humanité, on n'a qu'à feuilleter le Memorial des martyrs qui ont, depuis trente ans, dans un but générateur de civilisation et de progrès, laissé couler leur sang sur cette terre qu'il n'a pas, hélas! sanctifiée ni moralisée.

Aux Missions étrangères, on trouvera, dans une chambre dite "des martyrs" maintes reliques sanglantes et funèbres qui fourniront matières aux rêveries les plus tristes et aux regrets les plus douloureux: mouchoirs trempés de sang, instruments de supplices raffinés, soutanes percées de mille trous par des poignards, peintures naïves représentant des exécutions ou plutôt des assassinats, en un mot d'incombrables attestations du sort fatal qu'éprouveront, dans leur œuvre de noble et grandiose propagande, des martyrs résignés d'avance, dévoués à l'idée suprême et qui exposèrent leurs pauvres vies en parfaite connaissance de cause.

Car là, comme partout, ce furent surtout des prêtres, des évêques, des apôtres, apportant avec eux la bonne parole de paix, de fraternité, d'amour universels qui tombèrent, premières victimes des fureurs impies et populaires. Mais s'il fallait relater ici les

nommes de tous ces humbles héros tombés isolément çà et là, sur la route périlleuse du Devoir, la liste serait trop longue. Aussi bien ne furent-ils pas, jusqu'aux derniers événements, les seuls étrangers, sinon les plus maltraités, que la mort vint, traîtreusement, frapper dans ces parages. A cet égard, un livre très documenté et pittoresque de M. Planchet, les *Océlentes*, nous renseigne abondamment, trop abondamment.

La journée du 22 juin 1870 restera tristement célèbre, dans les annales de l'histoire des Français d'Extrême-Orient, comme une des journées les plus atroces, les plus sanglantes qu'ont ait eues-tries.

Ce 22 juin, les Français connurent la persécution chinoise depuis la naissance de l'aube jusqu'à la tombée du soir. Poursuivis dans la rue, ils se réfugièrent en se barricadant dans leurs maisons, que la populace assaillit aussitôt et dont elle ne tarda pas à s'emparer, détruisant tout ce qui lui tombait sous la main et massacrant, sans épargner personne, tous les "diabes étrangers" qu'elle réussit à atteindre.

La première victime qui tomba sous les coups fut le consul, M. Fontanier. Dès les premières manifestations hostiles, il s'était rendu auprès du gouverneur de Tien-Tsin, Chong-Ho, dont l'intervention fut la seule cause de tant de denis, et l'avait supplié d'intervenir en faveur de ses compatriotes, adjuré, puis, à la fin, dans son impatience et l'effacement de sa responsabilité, menaçant d'un revolver qu'il tira de sa poche, il tomba aussitôt sur place.

Depuis les "lettres" qui dirigeaient les tueries ne se considèrent pas comme satisfaites par ce premier sacrifice. Ils désignèrent à la torbe d'autres victimes: M. Thomassin, d'abord, interprète de la légation, qui, accompagné de sa femme, se jeta dans le canal passant devant le consulat, essayant de se sauver ainsi, mais il fut assommé et la pied ainsi que sa compagne avant d'avoir remis pied à terre. Un négociant, et sa femme subirent le même sort ainsi que la femme du consul, Mme Fontanier, et, chose navrante entre toutes, cent-vingt-huit personnes furent tuées, dont un grand nombre de femmes et d'enfants.

En effet, la persécution, retardée jusqu'à la nuit—dans quel dessin ou par quel oubli?—s'acharna, d'avantage sur elles. Traitées de la pire façon; martyrisées avec mille raffinements de cruauté, elles furent toutes massacrées, après de longues et terribles tortures. Elles moururent avec les dernières syllabes des prières expirant sur leurs lèvres. Une d'entre elles, qui avait réussi à se sauver, déguisée en Chinoise, fut reconnue et partagea aussitôt le sort des autres infortunées.

A la suite de ces terribles événements, le gouvernement chinois, comprenant la responsabilité des représailles, fit couper le cou à quelques-uns des plus obscurs bandits et envoya pour présenter ses excuses, savez-vous qui? le misérable Chong Ho lui-même, gouverneur de Tien-Tsin, qui n'avait rien fait pour empêcher tous ces massacres et fut reçu, en France, avec tous les honneurs réservés à sa haute dignité!... Cette démarche n'empêcha

d'ailleurs pas, comme vous pouvez penser, les massacres de suivre leur cours. Quelques temps après, un missionnaire, M. Hué, trouvait la mort à Sé-Tchuen; deux autres prêtres furent brûlés vifs et quatre autres qui les accompagnaient coupés en morceaux.

En 1874, après un périlleux voyage d'exploration et d'instruction dans le milieu de la Chine, un jeune attaché à l'Ambassade anglaise à Pékin, M. Margary, envoyé à la découverte par son ministre, M. Wade, partait de Shaug-Hai vers Bâmo, tandis qu'un de ses collègues, le colonel Browne, parti de Bâmo, devait le rencontrer à mi-route.

L'attaché anglais, maintes fois attaqué ou insulté dans le cours de son voyage, mais comptant sur son énergie pour se défendre, traversa le Yunnan et fut assassiné en Birmanie, au cours d'une promenade, tandis qu'à quelques heures d'intervalle, son collègue qui n'avait pu parvenir encore à le rejoindre, attaqué à son tour, ne devait son salut qu'à un dévouement et au courage de son escorte.

A cette triste et déjà trop longue liste des étrangers morts au pays jaune, dans ces atroces circonstances, faudra-t-il donc bien-tôt ajouter des noms nouveaux? Espérons que non, et que l'énergique intervention des puissances saura vite couper les griffes du dragon chinois.

L'Influence des Eclipses sur les Poules.

On a remarqué, en Amérique comme en Europe, que pendant la dernière éclipse, les volailles donnaient des signes d'inquiétude, que beaucoup même sont montées au perchoir; puis, l'éclipse passée, coqs de gratter, poules de chanter, voire de pondre... C'est ce qui a mis en branle l'imagination d'un journaliste américain. Il conte donc que dans la Géorgie et l'Alabama les derniers, mis en goût par la ponte supplémentaire du jour de l'éclipse, plongent maintenant chaque jour leurs poules dans la nuit artificielle d'un poulailler strictement clos. Beaucoup de poules se mettent ensuite à pondre et donnent un œuf l'après-midi outre l'œuf du matin.

Reliques Napoléoniennes.

Le 18 juin, le jour de l'anniversaire de la bataille de Waterloo, le hasard, apportait sur la table d'un commissaire-priseur londonien deux intéressantes reliques de Napoléon, deux reliques dont l'authenticité est prouvée. La première est une tabatière en or avec en relief, une couronne de feuilles de vigne et de raisins. Cette boîte porte à l'intérieur l'inscription que voici: [Donnée à Archibald Arnot, chirurgien au 20e d'infanterie, par Napoléon Bonaparte, sur son lit de mort, à Salate-Hélène, 1821.] Sur un petit panneau du couvercle, Napoléon lui-même a gravé primitivement la lettre N, au moment de remettre la tabatière au chirurgien. Cette relique est restée en possession du docteur Arnot jusqu'à sa mort: elle a été alors recueillie par des héritiers. Finalement, elle est devenue la propriété d'un membre de l'aristocratie, qui vient de la vendre. Dernière enchère: 140 livres. La seconde relique était une boucle de cheveu de Napoléon, qui a été adjugée pour 20 livres 10 shillings.

Les sociétés secrètes en CHINE.

La Chine compte un grand nombre d'associations — autres que celles des Boxers. Un écrivain allemand nous révèle l'existence, dès 185 ans avant Jésus-Christ, de la Société des Casquettes jaunes, à laquelle appartenaient les lettrés hostiles à la dynastie de Han. Au commencement du dix-huitième siècle, cinq moines et sept mandarins fondèrent la société du Lis blanc, dans le but de renverser la dynastie tartare de Tsing, en faveur de l'ancienne dynastie des Ming. Cette ligue fut dissoute en 1777.

Au commencement de ce siècle apparut la Ligue du Flot envahisseur, qui se subdivisa en Société de la Trinité, Société du Lotus bleu, Société de l'Orchidée d'or, etc. En prêtant le serment d'admission, les nouveaux membres buvaient un verre de sang. Les Pavillons Noirs et la Ligue du Lis blanc qui, si souvent, ont harcelé les Français au Tonkin, appartenaient — comme les Boxers — au Flot envahisseur.

La toxicité des poils de chenilles.

On ne savait pas trop jusqu'ici à quoi attribuer la toxicité des poils de certaines chenilles. Un zoologiste, M. J. H. Fabre, vient de nous éclairer à ce sujet. Si l'on applique sur la peau la chenille du pin, par exemple, on observe sur la région touchée une vive rougeur: puis une boursoufflure analogue à celle que produit l'ortie. Les poils observés au microscope apparaissent rigides, acérés, armés de barbelures sur la moitié antérieure. On pourrait en déduire que c'est la conformation même des poils qui amène la rougeur de la peau. Mais il n'en est rien. M. Fabre a recueilli les poils couverts de poils que les chenilles rejettent à chaque mue et il les mit au contact de la peau pendant vingt-quatre heures dans le des de l'éther. Puis il filtra. Les poils recueillis sur le filtre appliqués sur la peau ne déterminèrent aucune inflammation. Au contraire, la solution éthérée déposée sur la peau par l'intermédiaire de papier buvard amène un prurit désagréable. L'effet ne se produit qu'après plusieurs heures; mais la démangeaison est croissante et finit par déterminer une sensation très vive de brûlure. Après vingt-quatre heures, la peau devient rugueuse, se tumefie et présente des pustules dont il sort une goutte de sérosité. Ce symptôme persiste deux ou trois jours. Enfin l'inflammation disparaît et l'épiderme se détache par petites pellicules. Donc les poils ne sont pas les coupables; ils ne font évidemment qu'aider à la pénétration du principe toxique par leurs barbelures et leurs pointes acérées. Ce qui est singulier, c'est que les démangeaisons causées par les chenilles cessent très vite quand on frotte les parties atteintes avec une plante quelconque, du pommier, de la laitue, des feuilles de tomates, etc.

Parc Athlétique.

Fidèle à sa promesse, la direction du Parc Athlétique nous a donné un charmant opéra-bouffe: "Les Pirates de Ponza" — œuvre fort connue et souvent applaudie à la Nouvelle-Orléans. Excellent poème, musique meilleure encore, qui brille par ses ensembles autant et plus encore par ses superbes solos. Dimanche soir, un voisin de salle s'écriait avec raison que c'était la meilleure exécution de la troupe Olympique depuis le commencement de la saison d'été. Il avait raison, car dimanche 11 y a de délicieux passages dans cette opérette qui s'éleva parfois à la hauteur du grand opéra et a hier enlevé son public d'une façon irrésistible. Que sera-ce donc, jeudi, avec les "Cloches de Corneville"?

L'ESPRIT DES AUTRES.

Entre camarades. — Si tu veux, après dîner, nous passerons la soirée dans un théâtre d'ombres. — Merci bien. J'ai perdu ma belle-mère l'an dernier, je ne veux pas m'exposer à y reconstruire la sienne! X., un mauvais barbouilleur qui se croit grand peintre, disait l'autre soir: — Je vais faire blanchir le plafond de ma salle à manger, puis je peindrai dessus un beau paysage. — Suivez mon conseil, répondit Z...: peignez d'abord le paysage, et vous ferez ensuite blanchir le plafond. En voyant un clown qui se livre à d'étranges désarticulations, si bien que son corps étourlé sur lui-même forme comme un anneau: — Tiens! dit un spectateur, il fait un noeud. C'est sans doute, fait observer un voisin, parce qu'il a se rappeler quelque chose. Ménagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Albita donne un appétit d'ours.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaugas.

QUATRIEME PARTIE.

(Suite.)

— Oui... elle est bien heureuse... ton pauvre petit... "blé-de-lune."

Et voilà que quelques mots isolés, sans suite, sortent de sa bouche.

— Monsieur Claude... Lagourlette... la Boscotte... Elle répète: — La Boscotte... Boscotte... Ses yeux se sont ouverts, agrandis encore, il y passe une terreur.

— Chérie... ma Chérie, m'entends-tu? Les prunelles fétides comme des violettes mortes, ont leur leur de connaissance.

La bouche répond: — Oui, je l'entends... J'étais à la prison... à Clermont... elles m'appelaient la Boscotte. — Tu ne me l'as jamais dit... Te ne m'as pas répondu quand je tinterrogeais.

Elle eut son doux sourire: — Pour te faire souffrir. Et, essayant de se soulever: — Le pauvre petit "blé-de-lune" la pauvre Boscotte... a fait du bien... elle a mieux rempli sa vie que... beaucoup. — Oh! oui, tu l'as mieux remplie... ma bien-aimée.

On entre. Marie-Thérèse, également tout en blanc, plus pâle et plus grave que d'habitude.

Elle demeure avec Albéric au près de la mourante, un bon moment sans mot dire, épongeant de son an mouchoir les gouttelettes qui perlaient autour du front de cire.

La porte, derrière elle, reste grande ouverte.

Le jeune homme, se retournant à un bruit de pas, voit la Bique qui arriva sur le seuil.

A-t-il jeté la lettre à la poste? Son cœur bondit, puis s'arrête de battre, un poids étrange le comprime.

Il éprouve la sensation qu'il vient, lui, de commettre un crime.

Il marche vers le vieillard. Tous deux s'en vont au bout du grand corridor.

— Vous l'avez mise dans la boîte? — Oui. — Ah!... demain, on l'arrêtera.

Et ils restèrent collés à la muraille, l'un et l'autre, baissant la tête.

Dans la chambre, les deux jeunes filles étaient seules. Marie-Thérèse enlaça Chérie des deux bras.

— Ecoute... Avant cette cérémonie qui va te donner un nom, je veux te dire combien je t'aime... je veux te dire que ma reconnaissance égale "la sienne"... la reconnaissance de mon père... Tu l'es dévouée, tu as pris sa place. — Ta-tu! fit Chérie, dans un effroi, soudain gémissante. — Je sais la vérité... je l'ai vue dès le crime... — Toi! — Oui, moi seule... seule au monde avec toi... "Et je t'ai laissé faire... me

pardonneras-tu? — Si je te pardonne... tu savais... tu savais... A nous deux, nous l'avons sauvé... — Ah! toi seule pauvre amie. — Appelle-moi ta sœur. — Ma sœur aimée... plus qu'une sœur.

Albéric revenait suivi du vieillard. Quelques minutes plus tard la chambre s'emplissait.

M. et Mme Varagniez, le Pétilon et la Pételonne, Frédéric Silvère, la veuve Estarat, Pierroquet, la veuve que son fils avait fait consentir à son projet de départ pour l'Amérique, déposés aux larmes, avait peine, de l'entrée, à les retenir.

Claude Varagniez et Frédéric Silvère étaient les témoins de Chérie.

Albéric avait pris le père la Bique et le Pétilon. Le prêtre part.

Si rapide qu'elle soit en pareille circonstance, on hâta la cérémonie.

Les traits de la malade se décomposaient d'une façon effrayante.

Quand le vieux curé, ému et tremblant, eut béni ceux qui venaient de prononcer le oui qui lie les destinées, la tête blonde roula encore sur l'oreiller.

Chérie. Mme Varagniez se réfugia un moment chez elle. Cette agonie la laissait sans force.

Pierroquet et sa mère, le Pétilon et la Pételonne, sanglotant, étaient au bout du corridor, attendant pour rentrer et prier, qu'on vint leur dire que l'âme s'envolait.

On avait fermé les portes, ouvert toutes grandes les fenêtres. La malade étouffait.

Les oreillers, empilés derrière elle, la maintenaient assise. Elle regardait au dehors le ciel, la cime des arbres que l'autonne dorait.

Marie-Thérèse s'accroupit d'un côté de la chaise longue.

Albéric s'agenouilla de l'autre. A la tête, Chérie ne pouvant le voir, le vieil errant, dont les pleurs coulaient dans sa barbe inerte...

Claude Varagniez comme changé en pierre, droit à l'autre bout du siège.

Et, entre les deux fenêtres, appuyé au panneau, Frédéric Silvère, ému à ne pouvoir prononcer une parole.

Albéric s'est précipité. C'est le regard de la mourante, lui qu'il a suivi.

— Tu veux savoir? demanda-t-il.

Elle a un signe imperceptible. Il rompt les cachets, parcourt une feuille couverte de quelques lignes.

La feuille tout à coup lui échappe.

Le jeune homme, avec un cri, s'élança vers le père la Bique.

Marie-Thérèse, mue par une de ces impressions plus fortes que tout raisonnement, se précipite et ramasse le papier.

Elle parcourt également les lignes tracées par une main assurée.

Et elle a un cri, comme Albéric Soucard. Dans la cheminée, devant elle, un feu de bois qui, depuis une huitaine de jours, pour tempérer la fraîcheur de l'air arrivant par les fenêtres presque toujours ouvertes, brûle docement.

Nul n'a entendu. Albéric est là de nouveau. Chérie étend vers Claude Varagniez son bras raidi:

— Qu'il soit saisi à tous... Qu'il te soit saisi, Albéric... "C'est mon père!"

Et cette fois la tête roule, pour ne plus se redresser.

Le bras tombe pour ne plus désigner personne... jamais. Les prunelles sont ouvertes.

Les prunelles fanées que ne traverse plus l'étrincelle fugace des dernières heures, sont fixées sur Claude.

Lui, a entendu ce mot que Marie-Thérèse, consciente de ce qu'il peut produire, eut voulu arrêter sur les lèvres blêmes.

— "C'est mon père." Et pendant qu'Albéric, affolé, secoue le vieillard qui semble avoir perdu la notion du raisonnement, répétant: "La lettre! la lettre!" pendant que Frédéric Silvère tressaille en voyant tout à coup devant lui une clarté, la clarté sinistère de la vérité, lui, Claude Varagniez, au face de ses deux filles, la morte et la vivante, lit à voix haute, intelligible:

"A Palohérie, ma fille adoptive, envers qui j'espère avoir réparé les duretés dont j'ai pu la rendre victime, sous la foi du serment le plus solennel, et dans l'intention qu'elle répare, si tel est son bon plaisir, mon injustice à l'égard de mon neveu et de